

**M**aryse est une petite dame coquette et dynamique. A 68 ans, cette infirmière toujours en activité va d'hôpitaux en prisons pour « transmettre le message ». Il y a trente ans, c'est elle, l'« addict », qui se trouvait en détention pour trafic d'héroïne et de cocaïne, quand un policier lui a parlé d'un mystérieux groupe de parole. Des années plus tard, elle pousse la porte des Narcotiques anonymes, dits « NA ». « J'étais rebelle et antifics, et ce sont des gens de la police qui m'ont sauvée, se remémore-t-elle en ce début d'avril. Quand je suis arrivée dans les salles, j'étais verte. J'avais une hépatite, une pancréatite... Ah, ça ne se voit pas aujourd'hui ! »

Rien ou presque ne transparaît du passé dans ces discrètes réunions qui se forment matin, midi et soir aux quatre coins de Paris. Il suffit de grimper l'escalier d'une ancienne école pour jeunes filles du quartier de l'Opéra ; de gagner l'annexe au fond d'une résidence du 18<sup>e</sup> arrondissement ; de descendre dans la crypte tamisée d'un temple protestant, dans le Marais. Les chaises sont prêtes, toujours disposées en cercle. Des femmes et des hommes arrivent et ne donnent que leurs prénoms. « Bonjour, Louise, dépendante », « Bonjour, Arthur, dépendant », « Bonjour, Nina, dépendante »... Dehors, ils sont professeurs, soignants, chefs d'entreprise, designers, routiers, journalistes, avocats, comédiens... Ici, ils sont trente-huit anonymes. Trente-huit magnifiques, éclatants d'humour et de santé.

Leur point commun ? Cette ombre qui plane sur eux et qu'ils appellent « la maladie ». « Si on parle, c'est pour montrer la bestiole à la lumière », glisse Adrien, infirmier aux yeux rieurs, la quarantaine et rescapé du crack. D'autres la nomment « le monstre », « le petit singe sur l'épaule » ou bien « le mauvais génie ». « C'est la partie de nous-mêmes atteinte par la dépendance », décrit Corinne, qui a pris goût à la cocaïne dans le milieu de la télévision, où elle exerçait, jusqu'à « toucher le fond », il y a treize ans et demi, à « 40 balais ».

Parler et se reconnaître dans l'autre, voilà la formule miracle des Narcotiques anonymes, introduits en France en 1983 sur le modèle des Alcooliques anonymes, célèbre groupe de parole spirituel venu des Etats-Unis dans les années 1960. Plus de 200 réunions se tiennent chaque semaine en France, où se pressent quelque 2 000 anciens addicts à une drogue, quelle qu'elle soit. Une goutte d'eau comparée au 1,3 million d'usagers réguliers de cannabis et aux 600 000 consommateurs de cocaïne estimés dans le pays. Mais ce vaste réseau de « fraternités » (70 000 réunions hebdomadaires dans le monde) ne cesse de s'étendre.

Aucune adhésion, aucune croyance religieuse requise pour s'asseoir dans ces cercles où la hiérarchie n'existe pas. Seule condition : éprouver le « désir d'arrêter » et de suivre une sorte de bible du rétablissement en douze étapes, dont celle de faire amende honorable auprès des personnes blessées.

#### « ON COMPTE LES CADAVRES »

Après le sevrage, la guérison, les rechutes et le retour à la vie sociale, que se passe-t-il pour les abîmés de la drogue ? Cet « après » reste assez mal connu. Des mois, des années clean ont beau s'écouler, l'addiction est toujours là qui guette. Les membres de ces fraternités voient, eux, l'invisible à l'œil nu, au travers des mines rayonnantes, des mises branchées – foulards Hermès, Ray-Ban ou baskets dernier cri. Ils savent qu'ils ont été des ombres, des corps décharnés, sans autre volonté que celle d'obtenir leur substance – héroïne, cocaïne, cannabis, ecstasy, crack, 3-MMC, LSD.

Avant de se résoudre à tendre l'oreille aux NA, ils ont vécu la dégringolade : perte du travail ou d'un toit, explosion d'un mariage, rupture avec les enfants, épuisement du compte bancaire, déchéance physique, morale, souvent tout à la fois. « Il a fallu que je touche le fond pour avoir une étincelle de prise de conscience », confie Maryse, qui, il y a vingt-deux ans, n'avait même plus la notion des saisons quand elle s'est décidée à intégrer les NA.

Son parcours évoque celui de Deborah, jolie quadragénaire brune à l'allure frêle, trente jours de temps clean. « Parmi ces filles pleines de santé s'exprimant merveilleusement, décrit cette dernière en marge d'une réunion, certaines étaient sur le trottoir en train de tailler des pipes pour payer leur crack. »

Deborah a grandi dans une banlieue chic, près de Versailles. A l'adolescence, elle s'ennuie, brûle de « passer de l'autre côté », comme le chante Jim Morrison (The Doors). Sortir, s'enivrer, tout essayer. « Mais je fais partie de ces gens qui, une fois qu'ils ont mis le pied dedans... C'est devenu une partie inté-



ANNE-GAËLLE AMIOT

# Après la drogue

Sevrage, rechutes, retour à la vie sociale... Aidées par les Narcotiques anonymes dans toute la France, des personnes abîmées racontent leur lutte pour sortir de l'enfer de la dépendance

grante de ma vie. » A 15 ans, cocaïnoman. A 17, héroïnoman. Vingt-cinq ans d'addictions, sans compter le deal. Sa compagne meurt d'une overdose, son meilleur ami se suicide. « On compte les cadavres autour de nous, raconte cette passionnée de moto. Après ça, je n'ai plus jamais voulu y retourner. »

Alain, chemise indigo et mocassins cirés, affiche vingt-trois ans d'abstinence et un air propre sur lui. On imagine bien ce gérant d'immeuble traité à une réunion de copropriété. Qui le devinerait miraculé de deux hépatites, d'une vie noyée dans les vapeurs de l'herbe, de la poudre et de l'alcool ? Ce fils de polytechnicien talentueux en maths a commencé très jeune. « J'ai pris le risque d'ouvrir la porte d'ombre, et j'ai descendu les marches, petit à petit. J'ai choisi l'héroïne plutôt que le travail. » Il découvre les Narcotiques Anonymous en 1986, après leur congrès annuel en Californie, déniché un numéro dans l'annuaire français, redoute de se retrouver « avec des junkies ». Après un an de réunions, il peut de nouveau lire un livre sans arriver à la fin d'une phrase en ayant oublié le début. « Quand l'envie de consommer remonte à la surface, je verbalise que je suis en train de déconner. » Et la « bestiole » s'éloigne.

Les NA ont traversé quarante ans d'existence en France avec leurs textes et leurs rituels, mais leur public a évolué. « Quand je suis arrivé, se souvient Alain, il y avait les enfants de bourgeois qui avaient eu les moyens d'acheter la came et les dealers de banlieue qui leur vendaient. Et un trou au milieu. De nos jours, toutes les classes sociales sont représentées, la cocaïne est partout. »

Un nouveau venu, le regard égaré, rappelle parfois aux « anciens » celle ou celui qu'ils ont été. On lui remet un porte-clé blanc en guise de bienvenue. Valérie, vingt-huit ans d'abstinence, accueillie avec chaleur une jeune femme blême et silencieuse, qui assiste à sa deuxième réunion. L'édifice des NA repose sur un système de parrain ou de marraine, le téléphone à portée de main pour répondre à son protégé. Il n'est pas rare de voir ces anonymes fondre en larmes, partager des « hugs » – étreintes – à l'américaine, se dire frères et sœurs ; peut-être la nouvelle venue fera-t-elle comme eux un jour. Ou peut-être qu'elle ne reviendra pas.

A travers leurs paroles simples et franches (en trois minutes, prévoit le chrono), ces an-

ciens addicts mettent en pièces la mythologie des drogues, promesse empoisonnée d'échapper au monde ou d'y décupler ses forces. Laurence, la cinquantaine, carré blond et écharpe verte, a commencé par l'héroïne, puis la cocaïne et l'alcool. Dix-sept cures. A chaque fois, la rechute. « C'est très insidieux, tu es dépendant à vie », dit-elle après deux ans, huit mois et vingt-sept jours d'abstinence. « Si je reconsume, je reprends là où j'ai arrêté, donc ça s'aggrave de plus en plus. C'est un suicide graduel », résume cette mère de deux filles, qui s'est prostituée pour payer ses doses.

Carla, 29 ans, pétillante brune aux longs cheveux bouclés, n'a rien pris depuis plus de deux ans. Son histoire ? A l'âge des boums et des premiers flirts, elle sent qu'elle a un problème avec l'alcool, boit à outrance jusqu'au black-out. Viennent ensuite le cannabis, le LSD, la cocaïne, et le crack quotidien. Elle perd son permis, son appartement, arrête ses études en agronomie. Puis c'est le sommeil qui disparaît, l'appétit et, enfin, la parole. Ses parents, éducatrice et directrice d'une chambre de commerce, ne la reconnaissent pas. Elle pèse 38 kilos, se prostitue, frôle la mort. « J'étais sans vie, dit-elle. Mon père pleurait tous les jours. Parler, c'est le truc. La réparation physique a été rapide, en une petite année. Mais, quand j'ai des coups durs, si je ne vais pas en réunion, je vais reconsumer. »

Pour trouver les NA, avec à l'esprit *Breaking Bad* et autres séries américaines, Deborah a tapé le nom sur Google. « Au début, l'évocation de Dieu, ce vocable commun, ça ne m'a pas semblé glamour. Le toxico a ce truc dans la tête qu'il arrivera à gérer un jour. La réalité est que

non, la note à payer pour nous est trop lourde. Une fois qu'on ouvre la porte, c'est de plus en plus difficile de dire non, et, mine de rien, on est à nouveau dans l'enfer. C'est comme si on était allergique. Est-ce parce qu'on en a trop pris ? Est-ce qu'on naît avec ? Des gens peuvent taper une ligne ou deux le week-end et avoir une vie normale. Nous, non. »

A l'hôpital Paul-Brousse, à Villejuif (Val-de-Marne), le professeur Amine Benyamina, président de la Fédération française d'addictologie, insiste sur ces prédispositions : « On ne réagit pas tous pareil, il y a des marqueurs génétiques. Toute prise de drogue la première fois comporte un risque. » En cas d'addiction, celle-ci « dérègle un substratum neurobiologique dans le cerveau qu'on appelle le système de récompense, poursuit le spécialiste de génétique des addictions. Après dix ou quinze ans d'abstinence, vous risquez de rechuter à tout moment, même avec un verre de vin. On est abstinent, pas guéri, pour le reste de la vie. »

#### « EFFET DE PAIR AIDANT »

En France, le système de santé a peu cru à l'abstinence totale de la méthode Minnesota, celle des Narcotiques anonymes, qui fleurit le puritanisme. Priorité à la politique de réduction du risque, qui fait la part belle aux produits de substitution. La référence à une puissance supérieure, un « Dieu », que chacun est libre de concevoir, peut aussi déconcerter. « Il y a longtemps eu une réserve vis-à-vis de ces associations spirituelles américaines, qui ont un petit côté secte, retrace le professeur Benyamina. Mais on a passé l'âge de la méfiance. On sait aujourd'hui que l'effet de pair aidant est extrêmement important. » Une solution complémentaire aux thérapies, que l'on retrouve dans les centres de sevrage ou les hôpitaux, comme au service de Villejuif qui accueille un groupe de NA. « On est toujours en retard dans les stratégies de prise en charge, regrette l'addictologue. La drogue touche M. et Mme Tout-le-Monde, la cocaïne est partout. »

Ce retard, nombre d'anciens addicts l'ont constaté. « C'est comme si toute seule, j'avais atteint un plafond de verre », décrit Deborah, qui a tenté d'arrêter pendant treize ans. Après les cures, les psys, les morts... Pourquoi ne pas s'asseoir dans une pièce ? Je suis revenue il y a un an et demi. En écoutant les autres, ça a fait tilt. J'étais très similaire à la mère au foyer qui avait avalé ses Lexomil et son vin blanc. On est de tous les milieux possibles, certains ont des traumatismes terribles, d'autres non. Tous ont fini isolés du monde, à consommer de façon glauque. Le premier truc que les NA réparent, c'est le lien social. Devenir de meilleures personnes, ne pas faire du mal à son prochain, être disponible pour des gens qu'on ne connaît pas, c'est assez unique dans la société. »

Sur la trentaine de NA que *Le Monde* a croisés, l'une a monté un seule-en-scène, l'autre a entrepris un tour du monde, plusieurs ont créé une société ou rencontré l'amour. « Ça commence par là, ne pas consommer "juste pour aujourd'hui", dit Laurence, vingt ans sous méthadone. Tu sais que ça existe, dans le monde entier, dans n'importe quelle salle, tu auras une chaise, quelque part. »

IVANNE TRIPPENBACH

**« TOUTES LES CLASSES SOCIALES SONT REPRÉSENTÉES, LA COCAÏNE EST PARTOUT »**

ALAIN  
abstinent depuis  
vingt-trois ans

#### Le projet « Overdose »

« L'infiltration de nos sociétés par les réseaux criminels dépasse toutes les fictions. » Ainsi s'exprimait, en 2022, la procureure de Paris, Laure Beccua, pour qualifier la situation en matière de trafic de drogue en France. Deux ans plus tard, le tableau s'est encore assombri. Avec toujours de nouveaux records de saisies de drogue pour la police, et de profits réalisés pour les organisations criminelles. *Le Monde* a enquêté plusieurs mois durant sur l'emprise du narcotraffic en France, de l'importation à la vente, de la corruption au meurtre, des bancs de la justice aux programmes de désintoxication... Douze grands formats, à paraître d'ici au 11 mai et à retrouver dans ces colonnes et sur *Lemonde.fr*.